

VIOLENCE, IDENTITÉ INSTABLE ET MONDE EN CRISE DANS DEUX ROMANS D'AFRIQUE NOIRE FRANCOPHONE

Didier Brou ANOH

Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

anohbroudidier@yahoo.fr

Résumé : Au lendemain des indépendances africaines, des guerres civiles sont apparues ici et là avec leur lot de morts et de destruction du tissu social. L'identité et ses déclinaisons (ethnicité, tribu, race, classe) sont au cœur de ces violences armées qui projettent sur la scène du roman des personnages de guerre à la fois emblématiques, ambigus et problématiques. À travers leur récit de la guerre, on découvre un monde en crise dans lequel l'identité tient une place de choix. S'appuyant sur deux romans qui représentent des guerres civiles en Afrique postcoloniale, et des approches théoriques qui situent l'identité au cœur des conflits armés, cette réflexion interroge le concept d' 'identité' qui est un élément central du récit de guerre dans la littérature africaine contemporaine au Sud du Sahara.

Mots clés : Identité, violence, enfants-soldats, monde en crise, crises identitaires.

VIOLENCE, UNSTABLE IDENTITY AND A WORLD IN CRISIS IN TWO FRENCH-SPEAKING BLACK AFRICAN NOVELS

Abstract : After African independence, civil wars appeared here and there with their share of dead and destructuring of the social fabric. The identity and its variations (ethnicity, tribe, race, class) are at the heart of this armed violence that project on the stage of the novel war characters at once emblematic, ambiguous and problematic. Through their account of the war, we discover a world in crisis in which identity occupies a place of choice. Based on two novels that represent civil wars in postcolonial Africa, and on theoretical approaches placing identity at the heart of armed conflict, this reflection questions the concept of "identity" which is at the center of the narrative of the war in contemporary African literature south of the Sahara.

Key words: Identity, violence, child soldiers, world in crisis, identity crises.

Introduction

Que dire encore sur l'identité, cette notion qui a tant été travaillée, réfléchi et analysée par nombre de critiques dont les contributions ont produit des réflexions savantes faisant de ce thème un objet qui centralise l'attention. Nous en voulons pour preuve des analyses pertinentes sur la dialectique sujet-contexte à partir de laquelle l'identité est conceptualisée comme simple reflet de *l'habitus* selon la théorie de Bourdieu (2000) ou comme réflexion et « invention de soi » selon celle que soutient Kaufmann (2004). Bourdieu et Kaufman partent du principe que nos conduites ordinaires sont un ensemble de pratiques quotidiennes qui permettent à chaque acteur d'exprimer des intentions

objectives. Selon Kaufman (2004, p. 82) « l'essentiel tourne autour de la fabrication du sens ». Pour Bourdieu (2000, p. 272), *l'habitus* (dans le sens d'une posture individuelle qui marque une condition personnelle, un statut social) est une « loi immanente, déposée en chaque agent par la prime éducation, qui est la condition non seulement de la concertation des pratiques mais aussi des pratiques de concertation ». En général (et cela a toujours été ainsi), l'homme est à la recherche de lui-même, de son identité ; il cherche à faire sa propre découverte pour comprendre le mystère qu'il renferme et les interrogations auxquelles il tente de donner des réponses, pour lui-même et pour les autres. Cette démarche s'inscrit dans la fameuse interrogation du « être ou ne pas être »¹ théorisée par William Shakespeare à l'ouverture de la célèbre tirade d'Hamlet, dans la pièce qui porte son nom.

Aujourd'hui, la question de l'identité cristallise l'attention et déchaîne des passions si bien que pour certains, plus que jamais, le monde traverse une crise identitaire profonde. En Afrique, le XXe et le XXIe siècle, marqués par des guerres civiles meurtrières (Libéria, Sierra Leone, Congo, Côte d'Ivoire...) ont montré le visage hideux d'une humanité qui appréhende l'identité comme une réalité problématique. Certains la recherchent à coup de fusils, d'autres la découvrent et l'obtiennent au moyen des armes. À titre d'exemples, pendant les guerres civiles, les discours des personnages de guerre sont généralement traversés par les questions identitaires qui débouchent le plus souvent sur une tension du récit due à l'extrême fragilité d'un sujet sensible et problématique dans son instabilité (Moi ou l'Autre?, Moi contre l'Autre?, Moi et non l'Autre?, pourquoi l'Autre et non Moi? etc.). Véritable motif postcolonial et postmoderne, l'identité ou sa présence de plus en plus affirmée dans les récits de la violence confirme le tournant décisif dans lequel se trouve la société aujourd'hui : un monde en crise, un monde instable et incertain. En plus d'exacerber les crises, les violences identitaires entraînent des identités vacillantes, résilientes et mouvantes chez certains personnages de la guerre. Cette irruption de l'identité et les tensions qu'elle suscite, bouleverse la structure du roman confronté à l'épineuse question du comment transcrire les violences basées sur l'identité sans tomber dans le piège politique, quand on sait avec James Fearon et David Laïtin, que « la violence ethnique [identitaire] s'explique à la fois comme un moyen et un sous-produit provenant des efforts des élites politiques pour maintenir ou acquérir le pouvoir » (2000, p. 853).

Dans *Johnny chien méchant* (2002) d'Emmanuel Dongala et *Allah n'est pas obligé* (2000) d'Ahmadou Kourouma qui représentent de violentes guerres civiles postcoloniales, l'identité, à travers diverses techniques, fonctionne sous le prisme de l'instabilité, du chaos, de la résilience, comme pour mettre à nu les crises identitaires dans un monde en crise. La violence identitaire se construit autour d'appréhensions subjectives qui poussent les uns à s'en prendre aux autres sur la base de stéréotypes ou de préjugés d'exclusion. La montée de l'ethnocentrisme et du tribalisme, et la légitimation des tueries massives sous le prétexte de la

¹ Cette tirade a inspiré le titre de plusieurs films

purification de l'environnement, font des guerres civiles africaines des lieux de sédimentation des différences.

Il s'agira, à la lumière de l'analyse du discours de la guerre, de la sociocritique et des théories construites autour de l'identité et de ses déclinaisons, de montrer comment l'identité est représentée dans la littérature africaine francophone au prisme de son instabilité dans un monde de plus en plus incertain et marqué par des guerres civiles meurtrières. Plus concrètement, de quelle façon certains écrivains africains de la postcolonie retravaillent la notion de l'identité dans le tissu narratif ? Pourquoi l'identité occupe de plus en plus l'espace du roman africain francophone, et à quelle fin ? Assiste-t-on à une crise identitaire qui imprime une écriture de la révolte dans le roman ?

En partant de l'hypothèse d'une occurrence incontestable et marquée de l'identité dans les conflits armés, notre analyse tente d'inventorier ses *représentations* dans le roman africain francophone. À terme, à travers la figure de personnages de guerre redoutables qu'on retrouve dans les représentations des violents conflits armés dans des sociétés africaines postcoloniales, l'étude vise à montrer, d'une part, les mutations observées chez certains personnages dans la construction de leur identité, le lien étroit entre la violence et leurs identités. D'autre part, elle s'attache à montrer les enjeux d'une convocation de l'identité dans la littérature dans un monde déliquescents qui dévoile des temps de tumulte.

1. De l'identité aux Identités de guerre

L'identité est au cœur de l'existence des hommes, tant elle oriente, influence, manipule, guide les comportements et les prises de décisions. Patrick Charaudeau (2009) la définit comme étant l'élément permettant à un sujet de prendre conscience de son existence, de ce qu'il est réellement, de ses jugements, de ses actions. En structurant la vie sociale, l'identité se place en première ligne du rapport de l'homme avec la société, ou pour être précis, elle est « [...] la façon dont l'être humain construit son rapport personnel avec l'environnement », selon Jean Claude Kaufman (2004, p. 1-10). Depuis de nombreuses années, des chercheurs interrogent l'identité et sa place dans les rapports sociaux. Ils partent du principe qu'elle est un élément majeur dans la construction ou la déconstruction de la société, dans l'équilibre des rapports sociaux et dans le jeu des différences. Cependant, certains anthropologues comme Stuart Hall (2007, p. 271) pensent qu'elle est loin de son acception traditionnelle connotant « une similitude inclusive, continue, sans différenciation interne », et proche d'une dynamique évolutive qui méritent une attention particulière, notamment dans des espaces conflictuels ou diasporiques en pleine construction identitaire. Bien qu'elle ait des dimensions multiples et des formes de construction dynamiques, l'identité se forge dans un ensemble homogène dans lequel on découvre des particularités frappantes liées à sa posture évolutive. Amin Maalouf (1998) postule pour cette thèse en ces termes :

L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par pages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre. [...L']Identité est faite de multiples appartenances ; mais [...] nous la vivons comme un tout. L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un « patchwork.

Amin Maalouf (1998, p. 8, 34)

En percevant l'identité « comme un tout », Maalouf valide la théorie de l'identité multiple au sein d'un seul ensemble qui fait de ce concept un élément problématique : il s'agit d'une identité multiple à l'intérieur d'une identité unique. Loin d'être une forme achevée, l'identité est toujours en construction ; elle évolue en fonction du contexte social et des mutations idéologiques qui produisent des formes d'identités multiples, qui sont, selon Stuart (p. 2008, p. 346), toujours « devant nous ».

Dans les romans qui représentent les guerres civiles africaines, l'identité prend des formes multiples qui influencent les personnages de guerre, en particulier les enfants de la guerre dont le parcours guerrier est construit autour de leur(s) identité(s). S'intéressant à une des formes de l'identité (socio-culturelle notamment), Stuart Hall (2008, p. 360), soutient que « nos identités culturelles » sont « paradoxalement » un « processus de formation culturelle » toujours « en devenir » ; d'où la posture de certains personnages de guerre qui bâtissent leur aventure de la guerre autour d'identités multiples que leur impose la violence armée.

L'identité « en devenir » dont parle Hall renvoie au processus de mutation qui apparaît dans la construction de l'identité du sujet. D'un point identitaire quelconque (A), il aboutit à un autre point identitaire (B) à l'issue d'un certain nombre de transformations que lui impose son parcours migrant. Ce processus de transformation, de rupture et de mutation provoque une identité trouble dont les traits marquants sont l'instabilité, l'illogique, la déstabilisation. Une lecture de l'identité de certains personnages de roman (en l'occurrence les personnages de guerre) sous cet angle donne à lire des textes narratifs qui vacillent entre l'ordre et le désordre, le stable et l'instable, la logique et l'illogique, etc. Ainsi, l'instabilité identitaire porte un projet d'écriture de la déconstruction ou du désastre qui trouve sa raison dans la variabilité du parcours du narrateur-personnage. L'un des impacts de ce trouble identitaire qui renvoie (dans une autre lecture) à celui que vit le narrateur-personnage d'Henri Lopés (1990) qu'on pourrait désigner comme un personnage « sans identité fixe », est l'impersonnalité et le sentiment de reniement dans lequel, de l'avis de Barthes (1984, p. 63) « vient se perdre toute identité, à commencer par celle-là même qui écrit ». En fait, un tel postulat pose à la fois le problème de ce qui justifie le parcours des acteurs du roman et l'opérationnalité d'une écriture qui se veut expressive d'une logique épistémique. Par exemple, quand les acteurs de la guerre sont en quête d'une identité quelconque, c'est dans le but d'exister et de s'affirmer ; c'est dans le souci permanent de rechercher une vie normale et libre, loin d'une vie de galère qui semble marquer le parcours de plusieurs d'entre

eux. Tout ce désir existentiel influence leur parcours guerrier fait d'instabilité, de vacillement, de reniement et d'inconstance qui facilite une écriture de la parodisation due aux formes d'identités multiples et aux réalités inattendues que le sujet doit accepter et s'en accommoder malgré lui.

Enfant de la rue doublé d'un «p'tit nègre» (expression à connotation discriminatoire) dont l'« école n'est pas arrivée très loin» (p. 7), le personnage central dans le roman de Kourouma, dévoile (à titre d'illustration), son identité sociale qui marque son appartenance à une classe particulière: celle d'un enfant défavorisé, en marge de la société qui semble le rejeter, à commencer par sa mère qui ne peut prendre soin de lui parce que malade, et sa tante qu'il tente de retrouver dans un Libéria en guerre. En évoquant la situation sanitaire précaire de sa mère et les conditions sociales impitoyables pour un enfant de son âge, Birahima justifie sa posture d'enfant-soldat violent et incontrôlable dans une société pourrie et injuste. Selon lui, face à « une vie de merde » (p. 10), et « quand on n'a pas de père, de mère, de frère, de sœur, de tante, d'oncle, quand on n'a pas de rien du tout, le mieux est de devenir un enfant-soldat. Les enfants-soldats, c'est pour ceux qui n'ont plus rien à foutre sur la terre et dans le ciel d'Allah » (*Allah...*, pp. 118-119).

Cette posture se perçoit chez Johnny, ce gamin qui se présente comme un chien méchant pour justifier la violence sans retenue, et pour mettre en lumière sa posture sociale pitoyable : celle d'un adolescent dont la vie, comparable à celle d'un chien, est marquée par la bestialité, l'errance, l'instabilité, etc. Désorienté et sans éducation, Johnny qui se considère comme « un intellectuel » qui « a été à l'école au moins jusqu'au CE1 » (*Johnny...*, p. 11) voit son enfance volée par la guerre civile qui a frappé le Congo à la fin des années 90. Son horizon social se limite autour d'une vie de bohème et d'une existence rythmée par des scènes de meurtre, de pillage, de vol, d'insolence, etc. Il tente naïvement de construire son identité sociale en s'inspirant de la puissance sociale à la fois de personnages politiques sanguinaires (Kadhafi, Saddam Hussein, Milosevic, Idi Amin Dada, etc.) et de personnages de guerre ou de cinéma redoutables (Rambo). Même quand la voie féminine de Laokolé tente de briser les liens de la mort que sèment Johnny et ses camarades, c'est avec désespoir qu'elle doit affronter une situation de guerre incontrôlable et des scènes de chaos qui la dépassent.

En plus de l'identité sociale comme vecteur de la violence, on note une identité religieuse qui justifie, à certaines occasions, la violence armée ou, pour citer Yves Chemla (2000, p. 14), les violences identitaires construites autour de la « [...] volonté d'exterminer l'autre, ne lui accordant même pas le droit au souvenir ». En effet, la guerre civile se noue à la fois autour des questions politiques et des idéologies religieuses qui encouragent la prise des armes et leur crépitement pour faire disparaître l'ennemi. Dans certains romans de guerre, on note que la religion catalyse la violence. Certains acteurs de la guerre croient fermement que leur combat est d'essence divine ou voulue par Dieu qui souhaite que les ennemis de la liberté, de la justice et de la démocratie soient mis à mort pour mettre fin à leur posture de « bandits de grands chemin ». Il y a bien un souci obsessionnel d'inscrire la guerre dans une certaine logique religieuse, en partant du postulat selon lequel il est possible de combattre au nom de Dieu (avec

l'assurance de son soutien) tout comme certains guerriers dont parlent les Saintes Écritures ont combattu des armées ennemies en ayant l'approbation de Dieu. Cette approche de la violence armée inspirée par une forme de croyance religieuse tout aussi « saugrenue » qu'impensable comme le notent Désiré Nyela et Paul Bleton (2000, p. 21), amuse et fascine les enfants de la guerre. Par exemple, Johnson, un chef de guerre que le narrateur désigne comme étant « profondément chrétien » (*Allah...*, p. 132), un « illuminé » qui avait « un féticheur chrétien » et « un féticheur [...] profondément musulman (Yacouba) », est fasciné par Birahima qui le présente comme :

Un homme de l'Église qui était entré dans la guerre sous le commandement de Dieu. Dieu lui avait commandé à lui Johnson de faire la guerre tribale. De faire la guerre tribale pour tuer les hommes du démon. Les hommes du démon qui faisaient beaucoup de mal au peuple libérien. Et le premier de ces hommes du démon était Samuel Doe. Et Dieu toujours dans sa bonté infinie venait offrir l'occasion unique à Johnson d'en finir avec ce démon de Samuel Doe. La voix du seigneur était droite, elle le pressait.

(*Allah...*, 2000, p. 135)

Ainsi en va-t-il des « enfants du bon Dieu » (la formule est vraisemblablement ironique, p. 145) dont le parcours, loin d'être une simple traversée guerrière marquée par des tueries massives, des pillages, des viols etc. (actes pourtant contraires à la foi religieuse), est un véritable chemin de croix porté par de fausses croyances religieuses et de faux référents spirituels. De toute évidence, par l'évocation d'une telle ambiguïté, Kourouma tente de montrer le paradoxe du monde religieux et de la société dans son ensemble, face aux crises récurrentes dans lesquelles l'identité (ou sa perception) est réfractaire à une quelconque logique épistémique. Deux niveaux de lecture se dégagent de la crise identitaire qui secoue le cadre d'existence de certains acteurs de la guerre, notamment les enfants. Leur parcours et leurs comportements à la fois ambigus et surprenants sont liés à des réalités socio-identitaires auxquelles ils doivent désespérément faire face, justifiant des postures guerrières à la fois ambiguës et compréhensibles.

Le premier niveau est l'environnement social délétère, marginal, pitoyable dans lequel le personnage de guerre vit et évolue, qui fait de lui un guerrier violent, impitoyable, en marge des normes et des valeurs de la société. La violence et le recours au fusil sont justifiés par une existence qui n'a plus de sens quand on a perdu son père et sa mère, quand l'école censée former et préserver le sujet des comportements antisociaux ne veut plus de lui (faute de moyens ou de connaissances requises), ou quand la société, en général, et la famille en particulier, le rejettent. D'où la construction d'*identités* troubles et instables qui dévoilent le statut social du personnage de guerre.

Le second niveau est la fausse perception de la religion qui devient un vecteur de la violence. L'univers religieux, construit autour d'un espace tragique de fausses croyances, encourage la crise identitaire et crée une instabilité sociale sous couvert de convictions religieuses parfois contradictoires. À titres exemples, la sœur Hadja Gabrielle Aminata, cette femme « colonel » à « la mitrailleuse

rapide », qualifiée par Birahima de « tiers musulmane, tiers catholique et tiers fétichiste » (p. 184), et Marie Béatrice, celle que le narrateur appelle ironiquement « la sainte, la mère supérieure » qui « faisait l'amour comme toutes les femmes de l'univers », et qui portait une soutane sur laquelle « pendait un kalach. Et ça [note Birahima], c'est la guerre civile qui veut ça » (p. 138). Ce mélange du christianisme, de l'islam et du fétichisme d'une part, des gris-gris, de la Bible, du coran et des amulettes d'autre part, auquel on peut ajouter des prières à Dieu et des incantations aux fétiches, témoignent d'une instabilité identitaire et religieuse chez les acteurs de la guerre. Cette association des religions traditionnelles et des religions importées, en plus d'éloigner les combattants d'une foi authentique qui les garderait de tels péchés sataniques, révèlent l'ambiguïté des guerres civiles africaines et leur possible narratif.

Édouard Herr (2004) pense qu'en pouvant servir d'instrumentalisation identitaire pour justifier ou légitimer la violence armée, le religieux se place ainsi sur la ligne des facteurs de la guerre dont l'un des effets est la crise de l'identité (religieuse). Au cœur de la violence qui parcourt la littérature de guerre, l'identité et ses formes multiples bousculent les équilibres sociaux et font des réalités sociales prétendument acquises et fixes, des éléments en devenir. Selon Mary Douglas, ces « [...] formes de variation humaine » (2007, p. 93) sont contraires à une humanité fixe et génétiquement déterminée, dès lors que les questions ethniques s'inscrivent dans des relations dynamiques qui soulignent l'extrême mutation de la nature humaine.

2. Identité(s) et violence : Au cœur d'un monde en crise

Les crises sociales multiples qui frappent les peuples ont leur explication, entre autres, dans les questions identitaires qui cristallisent les rapports dans un contexte de modernité. Stuart Hall (2008, p. 293) « reconnaît la place de l'histoire, de la langue et de la culture dans la construction de la subjectivité et de l'identité, ainsi que le fait que tout discours est placé, positionné, situé, et que tout savoir est contextuel ». Hall part du principe que l'identité ou sa recherche relève de questions fondamentales que le sujet se pose : *Qui suis-je ? Comment les autres doivent me voir ? Qui devrait-être ?*, etc. Le titre évocateur de son article (« Qui a besoin de "l'identité" ? ») donne une idée de la constitution des identités dans les sociétés actuelles, principalement dans le champ de la culture et de la politique, qui fait du sujet identitaire une entité instable qui ne garantit pas une « unicité collective » selon Stuart Hall (2008, p. 267).

Les rapports de force et de pouvoir qui produisent des antagonismes entre les uns et les autres, sont un élément fondamental de la constitution des identités. Dans la perception de Michel Foucault (1984, pp. 99-116), il y a un lien étroit entre « la constitution du sujet » et « les rapports de pouvoir ». En effet, le sujet construit son identité en cherchant à imposer son image de soi au cœur d'un rapport de pouvoir qui détermine une puissance à acquérir. Comme on le sait, chaque individu a une conscience identitaire qu'il cherche à faire valoir à la moindre occasion, ce qui fait de l'identité un processus jamais achevé construit autour des différences et des frontières symboliques qui séparent des entités quelconques. Il s'agit, selon la perception Foucauldienne de l'identité, d'un

ensemble de normes qui conditionnent l'exercice du pouvoir. Bien plus, toujours selon Foucault (1984, pp. 99-116), « il existe toujours [...] un mode de construction de soi qui se déroule dans le contexte des normes concernées et qui, plus spécifiquement, négocie une réponse à la question de savoir qui le 'je' deviendra en relation à ces normes ».

Dans les guerres civiles, les normes de reconnaissance de soi qui conditionnent l'exercice du pouvoir et la recherche de l'identité ou des identités créent des antagonismes violents qui se traduisent par des actes d'altérité et des représentations de soi conflictuelles. Cette démarche confirme la théorie de Foucault (1984, pp.99-116) sur la définition des rapports de pouvoir dans le processus de constitution de l'identité du sujet qu'il désigne comme étant « [...] un ensemble d'actions qui s'induisent et se répondent les unes les autres ». Au fond, la conscience d'appartenir à un groupe et d'en être fier participe à la formation d'une identité culturelle dont l'affirmation transparait dans les discours et les actes. Extérieures au sujet qui évolue dans un environnement culturel s'imposant à lui et modifiant son comportement, les formes d'altérité conflictuelles produisent un discours d'altérité qui révèle un monde en crise construit autour du *moi* et *l'autre*. Bien qu'extérieures au sujet, ces formes d'altérités finissent par être à l'intérieur du sujet, au cœur de ses actions, de son faire et de ses rapports de pouvoir qui annihile l'humanisme de l'autre homme, pour paraphraser Emmanuel Lévinas (1987)². L'autre n'est plus perçu comme *un autre moi*, mais comme *un contre moi* ou *un non moi* dont l'existence menace mon épanouissement voire ma survie. Le jeu du pouvoir et de l'autorité se cristallise ainsi autour du souci de soi foucauldien et son exercice ou son imposition à l'autre. Plus spécifiquement, il répond à la question du comment le Sujet parvient à faire l'expérience de lui-même face à l'autre, dans les jeux de vérité [comme les guerres civiles].

Sous ce rapport, les discours des personnages centraux de Kourouma et de Dongala permettent de saisir la face identitaire des conflits armés qui traversent leurs romans. L'un (Birahima) affirme : « Les malinkés, c'est ma race à moi. C'est la sorte de nègres noirs africains indigènes qui sont nombreux au Nord de la Côte d'Ivoire, en Guinée et dans d'autres Républiques bananières et foutues comme Gambie, Sierra Leone et Sénégal là-bas, etc. » (*Allah...*, p. 8). Il poursuit : « Tous les Africains, indigènes, noirs sauvages de ces deux pays, plus les Noirs américains racistes du Libéria, plus les Créos de Sierra Leone s'étaient ligués tous contre les Malinkés, les Madingos. Ils voulaient les foutre dehors du Libéria et de la Sierra Leone » (p. 206). L'autre (Johnny), qui change d'identité selon son bon vouloir pour asseoir son autorité d'enfant-soldat intrépide, tantôt « Tue-la-Mort », tantôt « Mauvaise herbe », tantôt « chien méchant », fait face à la question cruciale de la distinction ethnique en Afrique, qui crée des identités conflictuelles, comme celles qui opposent les deux tribus phares du roman : les Mayi-Dogos et les Dogo-Mayi. On note que la question du moi et l'autre est au centre du

² Emmanuel Lévinas donne un éclairage sur de grands thèmes dont le postulat de base peut-être présenter comme suit : Réinventer l'humanisme, Retrouver le sens de l'humain, Redéfinir des notions simples l'Autre, l'amour, la liberté, la responsabilité... (Cf. Emmanuel Lévinas, *Humanisme de l'autre homme*, Édition : Biblio / Essais, 1er mars 1987

discours des personnages centraux de guerre. Elle motive leurs actions et constitue un centre d'intérêt majeur dans l'exercice de la guerre. La guerre n'est plus un simple acte de belligérance entre deux groupes rivaux aux intérêts divergents, mais comme la forme achevée d'un conflit armé centré sur l'identité et les problèmes qu'elle soulève. On tue l'autre parce qu'il appartient à une ethnie différente de la mienne, parce qu'il est porteur d'une identité qui mérite de disparaître. On viole l'autre parce qu'elle appartient à la mauvaise ethnie, et souiller son corps participe d'une politique d'aviissement, si bien qu'on ne peut se passer d'une lecture sexuée de l'identité quand des enfants-soldats comme Johnny, se livrent au viol de femmes Mayi-Dogo pour imposer une logique d'assignation sexuée. Quand les actes et les discours impliquant des personnages de guerre sont construits autour de l'ethnie et de la race sous le rapport d'identités supérieures/identités inférieures, on n'est dans la logique de la profanation de l'identité de l'autre et dans les images de soi que Maria José Coracini (2010) appelle le « regard de l'autre ». La conscience identitaire qui naît des guerres civiles encourage les rapports conflictuels dans un environnement dans lequel l'un ou l'autre se considère comme « le représentant typique de sa race » (1989). Les lignes de fractures identitaires sont fondées sur des discours stérilisants et des préjugés qui font de l'autre le méchant à éliminer. On dépeint ses traits de caractères moraux et physiques pour justifier sa mise à mort, et on expose les raisons qui fondent son rejet et son exclusion. Considérés comme des « rats puants », « des bandits », l'effacement des Mayi-Dogos est par exemple justifié par Johnny dans le roman de Dongala par le fait qu'en plus d'être « [...] à la solde du président actuel », « ils dépeçaient vivantes nos femmes enceintes, ils pilaient des bébés dans des mortiers, ils passaient des fers à repasser sur le dos de nos hommes, ils coupaient des nez, des oreilles et des bras, toute une galerie d'atrocités » (*Johnny...*, p. 77).

Le langage cru et violent vise à mobiliser les énergies pour la défense d'une cause jugée juste : protéger sa tribu considérée comme menacée. On surfe donc sur la fibre ethnique et identitaire pour justifier toutes formes d'attaques et de réactions aux attaques de ceux qu'on considère comme l'ennemi à abattre. Quelquefois, la violence contre l'autre déprécié ne repose sur aucune vérité, mais sur des préjugés empreints d'une rhétorique de la victimisation qui présente l'ennemi combattu sous un mauvais jour. À titre d'exemple, réagissant aux discours de leaders de sa tribu présentant les Mayi-Dogos comme des meurtriers, Johnny fait la confession suivante : « J'avoue que, tout comme ceux qui avaient pris la parole et s'étaient fait tabasser, je ne croyais pas non plus à ce qu'il disait et ce pour une raison bien simple : jusqu'à ce jour, nous n'avions jamais eu aucun problème avec les Mayi-Dogos » (*Johnny...*, 2000, p. 77). Selon Yves Ternon (1995, p. 123), « l'escalade de la violence commence par la formulation d'une idéologie de victimisation pour s'achever par la mise en pratique d'une idéologie d'extermination ». L'idéologie de victimisation se fonde sur un référentiel culturel et identitaire que l'autre rejette ou cherche à imposer, des codes et des règles de conduites conflictuelles, la discrimination ou le sentiment d'exclusion.

Quant à l'idéologie d'extermination, elle se construit autour de l'image qu'on fait de l'autre et du sort à lui réservé. En partant du principe que celui

qu'on combat est nuisible à tout point de vue, à l'image d'un insecte répugnant ou d'un animal prêt pour l'abattage, il est plus facile de faire accepter à son camp l'idéologie de son extermination, comme celle des Hutu vis-à-vis des Tutsi au Rwanda³, ou même des Nazis contre les Juifs⁴. En se réfugiant dans leurs repères socio-culturels pour construire une identité conflictuelle et pour justifier la belligérance, les acteurs de la guerre tentent de faire émerger leur identité dans des relations de pouvoir qui leur permettent d'exprimer ce qu'ils doivent faire ou non. Les uns cherchent à imposer leur façon de voir au moyen de ce dont ils disposent pendant que les autres réagissent en se défendant pour contrer l'exercice du pouvoir et l'imposition de *son* identité. Des marqueurs linguistiques déterminants et frappants permettent de percevoir la construction des identités individuelles et collectives autour du projet macabre consistant à éliminer l'autre par tous les moyens. Il faut à ce type de projet les formes de résistance à l'exercice du pouvoir identitaire dans l'hypothèse où, de l'avis de Foucault (1984, pp. 99-116), « un individu ou un groupe social arrivent à bloquer un champ de relations de pouvoir, à les rendre immobiles et fixes et à empêcher toute réversibilité du mouvement ». En effet, des formules ou métaphores animalisantes telles que « rats puants », « insectes », « cafards », « chiens » etc., catalysent les énergies guerrières et justifient les crimes de masse. La logique tribale ou identitaire pousse les acteurs à voir l'autre sous un angle négatif. Ils forgent leur imaginaire de l'autre autour de l'animal pour justifier sa mort et pour préserver leur identité et les intérêts de leur région, surtout que selon Johnny, « le pouvoir d'un homme de notre région, c'est notre pouvoir » (*Johnny...*, p. 111).

En animalisant l'autre, on réduit son identité à celle d'un animal ou un insecte répugnant, et on justifie sa traque par un besoin de purification de l'environnement social. Le combat qu'on engage n'est donc pas dirigé contre un homme auquel on accorderait un quelconque droit (même en temps de guerre), mais contre un animal réservé pour l'abattage systématique. Selon la formule d'Adorno (1980) à propos de l'holocauste, les combattants se donnent « la clé du pogrom » en installant dans leur imaginaire une idéologie de la mort et de l'anéantissement qui relève « [...] d'une stratégie engagée en vue de se trouver, soi contre lui, en position dominante » (1995, p. 311). Les menaces réelles ou supposées conduisent à une idéologie de la résistance et de la violence pour conjurer le mauvais sort et freiner les velléités de l'ennemi ethnique ou identitaire, à l'instar des Krahns qui selon Birahima « n'aiment pas les Mandingos » qu'ils « veulent pas voir [...] au Libéria » (*Allah...*, p. 126), ou ce « conflit de fond entre les deux grandes ethnies du pays, les Mayi-Dogos et les Dogos-Mayis, un conflit [...] vieux de bientôt un demi-siècle, lorsque les leaders de ces deux groupes se battaient pour s'octroyer le pouvoir abandonné par le colon » (*Johnny...*, p. 224). De l'avis de Philippe Braud (2003, p. 47), « dirigée contre les groupes dépréciés, celle-ci [la violence] s'affranchit des barrières juridiques ou des normes morales qui protègent les seuls civilisés ». Il ressort

³ Nous faisons référence au génocide des Tutsis au Rwanda en 1994, qui a coûté la vie à plus de Huit cent mille Tutsis et Hutus modérés.

⁴ Nous faisons référence au génocide perpétré contre les Juifs par l'Allemagne Nazie durant la seconde guerre mondiale.

qu'en général, les guerres civiles dans la modernité africaine relèvent d'une dichotomie identitaire entre « moi » et l'« autre » dont le point culminant est le rapport de domination et le souci d'imposition d'une idéologie. L'approche manichéenne d'une idéologie fondée sur le Bien et le Mal, le pur et l'impur, révèle le tragique des guerres civiles africaines et leur affreuse particularité que tente de résumer Bernard Lamizet :

Dans une situation de conflit, le rapport à l'autre n'est pas un rapport que l'on peut penser dans une continuité par rapport à l'image que l'on a de soi et de sa propre identité : le rapport à l'autre est un rapport d'acteur à acteur, et, par conséquent, s'agissant du conflit, ce rapport se pense en termes de rapports de force.

Bernard Lamizet (1995, p. 311)

Cette logique de la conflictualité dont parle Lamizet est le propre des conflits armés dans cette Afrique postcoloniale où fort justement, les guerres civiles sont marquées par la récusation de l'identité de *l'autre* et le désir d'imposer *sa* propre identité au moyen de la violence.

Conclusion

Face à la récurrence des crises identitaires qui déstabilisent l'équilibre de la société, la littérature africaine francophone moderne tente de trouver des mots pour décrire la violence dont elles sont issues le plus clair du temps, et conjurer une situation explosive. Elle essaie, tant bien que mal, de mettre des noms et des mots sur les acteurs de la guerre, en inscrivant le sujet des crises identitaires au cœur de ses préoccupations, depuis que de violents conflits armés ont fait surface, notamment après les indépendances africaines. Entre les exigences de l'écriture et les réalités de la guerre civile, la littérature semble avoir trouvé la voie de la réalité dicible qui soulève la question du comment transcrire les crises (identitaires) dans un monde en crise. Il s'est agi dans cette contribution, de montrer justement, la part de l'identité dans les guerres civiles africaines et les crises qu'elle engendre. Elle s'est principalement appuyée sur le profil identitaire des enfants de la guerre dont le parcours est une découverte de l'identité et de ses mutations et influences. L'un de ses choix déchirants est le recours à la guerre civile qui est devenue le raccourci que se sont donné des leaders africains de la post colonie pour régler des problèmes cruciaux sans pourtant assumer la responsabilité d'une telle déliquescence des États sans États au niveau politique. En projetant la figure de l'enfant-soldat au cœur de la violence armée pour que celle-ci soit dite sans retenue, et pour montrer le maximum d'horreur dans l'espoir de susciter la révolte, les écrivains tentent, ainsi, de montrer la face abjecte de l'Afrique postcoloniale qui fait assumer une part de son histoire trouble à des enfants innocents. Les références à l'identité-racine ou rhizome dont la quête, la préservation ou la perpétuation pour justifier le recours à violence armée sont une conséquence de l'ethnicité exacerbée dont la rhétorique produit une littérature abjecte. Bien qu'elle ne soit pas la thématique centrale de l'écriture africaine postcoloniale, l'identité (et ses dérivés que sont la tribu, l'ethnie, la race etc.) est à l'heure actuelle un élément majeur de l'écriture sanguine dans laquelle

le discours mis au service du chaos est la preuve du désordre qui s'est installé dans certains États africains postcoloniaux, qui doivent impérativement écrire de nouvelles pages de leur histoire autour de valeurs universelles.

Références bibliographiques

- Adorno, T. (1980). *Minima moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Payot.
- Bleton, P. & Nyela D. (2009). *Lignes de front. Le roman de guerre dans la littérature africaine*, Montréal, Les presses de l'université de Montréal.
- Bourdieu, P. (2000). *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil.
- Braud, Ph. (2003). « Violence symbolique et mal-être identitaire », *Raison politique*, n° 9, pp. 33-47.
- Charaudeau, P. (2009). *Identité sociale et identité discursive. Identités sociales et discursives du sujet parlant*, Paris, Harmattan. [En ligne], consulté le 20 décembre 2019 sur URL : <http://http://www.patrick-charaudeau.com/Identite-sociale-et-identite.html>
- Chemla, Y. (2000). Pourquoi les génocides. À propos du livre *Exterminez ces brutes...*, de Sven Lindqvist. *Notre Librairie*, Revue de littératures du Sud, n°142.
- Coracini, M. J. (2010). Transdisciplinaridade e análise do discurso: migrantes em situação de rua. *Cadernos de Linguagem e Sociedade*, Brasília, (11)1, 91-112. [En ligne], consulté le 12 Novembre 2020 sur URL : <http://seer.bce.unb.br/index.php/les/article/view/1181/844>.
- Dongala, E. (2002). *Johnny chien méchant*, Paris, Serpents à plumes.
- Dorais, L. J. (2004). La construction de l'identité. DESHAIES D.; VINCENT D. (Dir.). *Discours et constructions identitaires*, Québec, Les presses de l'université Laval, pp.1-10.
- Fearon, J. & Latin, D. (2000). Violence and the Social Construction of Ethnic Identity. *International Organization*, 54, n°4.
- Foucault, M. (1984). L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté. (entretien avec H. Becker, R. Fornet-Betancourt, A. Gomez-Müller), *Concordia. Revista internacional de filosofia*, n° 6, pp. 99-116.
- Hall, S. (2008). "Qui a besoin de l' « identité » ?", *Identités et cultures. Politiques des cultural studies* [trad. Par Christophe JACQUET], Paris, Éditions Amsterdam.
- Hall, S. (2008). *Penser la diaspora : chez soi de loin. Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, Paris, Éditions Amsterdam.
- Kaufmann, JC. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, coll. Individu et société.
- Kourouma, A. (2000). *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.
- Lamizet, B. (1995). *Les lieux de la communication*, Paris, Éditions Mardaga.
- Maalouf, A. (1998). *Les Identités Meurtrières*, Paris, Editions Grasset & Fasquelle.
- Ternon Y. (1995). *L'État criminel*, Paris, Le Seuil.
- Todorov, T. (1989). *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Paris.